

## D'UNE MAIN A L'AUTRE

Le sol Iranien sentait le sang. « Le printemps de la liberté » et « Allah Akbar » avaient remplacé les chants populaires. On arrêtait à tout bout de champ. On exécutait sans interruption les dirigeants, les accusant de « pourriture sur terre ». C'était le chaos et l'ordre nouveau réclamait du sang.

Les nouvelles du matin nous informaient sur les procès expéditifs de la nuit et les exécutions qui s'ensuivaient au lever du jour, vers 2 ou 3 heures du matin. Les journaux du soir montraient les cadavres de ceux qui bénéficiaient encore la veille d'un certain prestige et d'une notoriété dans la ville. On tremblait à les voir. Beaucoup d'anxieux faisaient le ménage chez eux. Les lettres, les livres, les journaux, les cartes, les photos et surtout les bouteilles d'alcool ainsi que les nominations et les décorations devaient disparaître avant l'arrivée des « pastaran » dans les maisons, mais il n'y avait pas beaucoup de temps. Les « frères » entraient et il fallait les accueillir « porte ouverte ». Le pastaran faisait ce qu'il voulait.

Le Docteur Saman ne fut pas inquiet quand on le fit monter à bord d'une jeep pour l'amener directement vers la prison. Il avait la conscience tranquille, il n'avait rien fait d'illégal. Cependant, il sentait intuitivement que sa libération dépendrait de D...

Aux premières heures de son arrestation, il n'était pas conscient du gouffre dans lequel il venait de tomber. A certains moments, il en ressentait même une certaine fierté confuse. Il ressemblait davantage à un polytraumatisé ayant fait une chute qui ne sentait aucune douleur sur le moment. Il s'appuyait contre le mur de la prison et soudain se réveillait dans un cauchemar. Il était dans une cellule sombre et étouffante, seule une fenêtre de 10 sur 50 cm le reliait au monde extérieur. Il y avait trois autres hommes dans cette même cellule. L'un d'eux crachait sans cesse par terre, proférant des insultes diffamatoires. Les deux autres étaient face à face et conversaient de temps en temps avec une voix à peine audible. L'un d'eux paraissait effrayé et anxieux. L'autre lui disait :

« Ne soyez pas inquiet mon Colonel. Abol Fazl agira en bien.

- Mais enfin, vous et moi n'avons jamais trahi ce pays, ils vont nous libérer, avec l'espoir en D ... Vous ne croyez pas mon Général ?
- Vous croyez alors qu'ils vont nous libérer ?
- Pardi !
- Que D... vous entende, dit le Colonel en levant les yeux et les bras au ciel.

Puis, il baissa la tête et comme un enfant, il éclata en sanglot.

- Colonel, colonel, dit l'autre. Il ne faut pas pleurer.
- Je ne pleure pas pour moi, je pleure pour ma femme et mes enfants.

Le général mit sa main sur son épaule et lui dit : « Cela suffit, rassure-toi. Si d'ici 24 heures tu n'es pas chez ta femme et tes enfants, alors tu pourras pleurer ».

Le colonel était originaire de Gonaveh. Deux ans auparavant, après tractations, il avait pu obtenir sa mutation pour Téhéran. Malgré son attachement à sa ville natale, lorsqu'il reçut l'ordre de mutation, il le relut plusieurs fois tant il était heureux : Adjudant Ahmad Cazemzadeh de Gonaveh est muté suivant l'ordre daté du .... ». Il l'embrassa et le mit dans sa poche. Un mois plus tard, il célébrait son mariage et avec sa femme, ils prirent la route de Téhéran où il grimpa les échelons régulièrement. Il y avait acheté une maison à crédit et avait été nommé officier des « gardiens immortels », ce qui pour lui était un grand honneur. Cela faisait à peine un mois qu'il avait obtenu ce titre lorsque ce soir là un gardien de la révolution ouvrit la porte de la cellule en l'apostrophant : « Cazemdazeh ! ». Ses genoux commencèrent à trembler et il bredouilla sur ses lèvres : « Ô créateur ! Je me mets sous ta protection ». Trois heures plus tard, le même gardien revint en disant : « Priez pour lui, on a fait son affaire, il est

parti pour l'enfer ». Le général fut pris d'effroi, son corps refroidit. Saman avait la bouche sèche et il était ébahi. Si l'on a tué aussi facilement un colonel, son compte à lui était déjà réglé comme 2 fois 2 font 4. Il est vrai que de toute sa vie, il n'avait jamais été téméraire. Mais s'ils n'ont pas de pitié de leurs corréligionnaires, comment pourront-ils en avoir pour lui ? Et puis qu'avait-il fait ? Son seul crime n'était-il pas d'avoir acheté un terrain en Israël ? Trois ans auparavant, lorsque Saman était parti en Israël avec sa famille, il avait eu l'idée d'acheter un petit appartement tout près de l'Hôpital de Hadassah. Depuis, à deux reprises il s'était rendu en Israël. C'était une époque où L'Iran et Israël avaient des relations semi-officielles : économiques et politiques. C'était le temps où, plusieurs fois par jour, les avions de la compagnie El Al atterraient et décollaient de l'aéroport MERHABAD. C'était l'époque où les projets agricoles et industriels étaient menés avec des conseillers israéliens sous la direction d'iraniens. C'était le temps où il y avait une ambassade de facto et un ambassadeur d'Israël à Téhéran. Saman pensait à tout cela. Alors qu'il s'interrogeait sur les motifs de son arrestation, il remarqua qu'un autre prisonnier avait été rajouté dans leur cellule. « Respecte la file d'attente jeune homme, lui lança le général. Tu n'as ni femme ni enfant, misérable !

Le jeune homme sidéré, regardait le plafond. Il paraissait fort et pourtant la peur l'envahissait. Quelques instants passèrent avant qu'il ne réponde. : « Non je n'en ai pas. Mais c'est vrai ce que vous dites ? On dirait, reprit l'autre, qu'ils exécutent à tour de rôle. Le malheureux Cazemzadeh avait été arrêté avant le colonel et c'est avant lui qu'on le fera partir.

En début de soirée, on avait amené l'homme pour le procès et à minuit on entendit le retentissement d'une mitraillette, cassant le silence effrayant de la nuit. Et, on entendit au loin « D... est grand, Mohamed est son prophète, Ali son successeur ».

Saman debout, n'avait pas le courage d'avancer d'un pas. Cela faisait 48 heures qu'il n'avait rien mangé. Il avait envie de vomir. Il s'assit, il venait de réaliser que le problème n'était pas d'être ou de ne pas être coupable, mais de trouver un prétexte pour tuer le gibier qui sentait la mort dans tout son corps. Quelques semaines auparavant, il avait fait partir sa femme et ses enfants, et maintenant ils l'attendaient dans cet appartement en Israël, loin d'imaginer le malheur qui venait de s'abattre sur lui. Il tremblait et entendait le claquement de ses dents. Il avait froid et la sueur ruisselait sur son front. Ce n'était plus de l'imagination mais un cauchemar. Il sentait la mort à deux pas de lui. Il voyait qu'on ouvrait la porte de la cellule en l'appelant pour son procès. Il avait beau clamer son innocence, personne ne l'entendait, on l'apostrophait mais on ne lui laissait pas le temps de répondre. Le juge de la chariat tournait et retournait les feuilles de son « dossier » et d'une manière précipitée et sans interruption l'interrogeait :

« Dans quel but, pendant ces dernières années, avez-vous voyagé en Israël ? Espionnage au bénéfice de quelle unité ? De quel droit vous y avez amené l'argent des pauvres nécessiteux pour y acheter des biens ?

Le docteur était accablé. « Quelles sont les raisons de vos allers et retours ? Quel est votre testament ? »

- Chema Israël .... Murmurait Saman du bout des lèvres.
- Puisque nos prières ne semblent pas avoir d'effets, peut-être tes prières de juifs seront plus efficaces, ajouta le général. Par l'honneur de tes ancêtres prie pour moi aussi.

Avant la révolution Docteur Saman était un de ces juifs qui les dernières années du règne du Shah d'Iran jouissaient d'une plus grande liberté avaient gravi les échelons administratifs et occupaient des places importantes aux postes sensibles. Il dirigeait un hôpital public où travaillaient plusieurs médecins et chirurgiens de renom.

Dans ce coin effrayant de la prison, l'anxiété le consumait et son passé défilait devant ses yeux comme sur un écran. Il se rappelait du jour où sa secrétaire entra dans son bureau en lui disant : « Docteur, un monsieur avec son fils me supplie depuis ½ heure pour que vous le receviez. J'ai beau lui dire que vous n'avez pas le temps. Il dit que vous le connaissez.

Elle lui donne son nom : Ramatollah, et ajoute vrai ou faux, je n'en sais rien. Il fait la grimace et levant sa plume : « Dites-lui qu'il entre ». Il ne le connaissait pas et ne l'avait jamais vu.

« Je vous conjures sur Zeynalabedin, le malade, venez à mon secours !

- Je suis juif, ne jurez pas de la sorte. Que me demandez-vous ? Peu m'importe la religion et le D... que vous adorez.
- Aidez moi
- Que puis-je pour vous ?
- Voyez-vous mon fils, il est en train de perdre la vue. Il a été victime d'un accident de la circulation. Mes deux jeunes neveux, qui étaient avec lui sont morts et mon fils voit de moins en moins bien. A l'hôpital Farabi, les médecins se sont consultés et ils pensent qu'il n'y a qu'un miracle qui puisse le sauver.

Saman regarda le jeune homme qui portait des lunettes fumées et qui se tenait les bras croisés. Son père lui donna l'ordre de retirer ses lunettes afin que le docteur puisse voir ses yeux.

« Si les spécialistes ont dit que l'on ne peut rien faire, dit Saman avec désespoir, il faut le remettre entre les mains de D...

Lorsque Ramatollah entendit ce constat, il fut plus effrayé encore.

Le docteur alla vers son bureau pour répondre au téléphone. Il s'en souvenait comme si cela s'était passé hier et pourtant 6 ans étaient déjà passés !

L'homme tint son fils par la main et avec désespoir il supplia :

« Monsieur le Docteur, Monsieur le Docteur...

- Que puis-je faire contre un accident ? Que peut-on faire ?

Ramatollah avait le cœur brisé. Il prit son fils par la main et se dirigea vers la porte. Mais Saman le rappela :

« Pourrais-tu envoyer ton fils à l'étranger ?

- Pourquoi pas ! Je vendrai tout ce que j'ai. Je vendrai ma maison de Nasiabad aux enchères. Mais, pour l'envoyer où ?
- En Israël

Deux semaines plus tard, avec l'aide du Docteur Saman, les passeports du père et du fils furent prêts. Et toujours, grâce à l'intervention du Docteur Saman, l'administration gouvernementale avait accepté de prendre en charge les frais de voyage du malade. Docteur Saman avait accepté de mettre à disposition son appartement de Jérusalem, une interprète iranienne les attendrait à l'aéroport de Tel Aviv pour les amener à l'Hôpital de Hadassah. S'il est vrai que Saman était un croyant cependant n'ayant jamais rien lu d'autre que des livres scientifiques, ses connaissances dans le domaine de la religion étaient pauvres. C'était tout simplement un humaniste. Deux mois plus tard Ramatollah rentrait en Iran avec son fils. Les ophtalmologistes de Hadassah avaient accompli le miracle et pour remercier Docteur Saman il l'invita dans sa maison de Nasiabad et sacrifia un mouton à son arrivée.

Tout cela était bien réel et défilait devant ses yeux. Il se rappela aussi du jour où l'on proposa sa candidature en qualité de Secrétaire d'Etat à la Santé. Mais lorsque l'on su qu'il n'était pas musulman, ce poste lui fut refusé.

Et maintenant, il se voyait clairement devant le peloton d'exécution. Il voyait quelques gardiens en train de laver son sang et jetant son cadavre sur un morceau de bois. Il imaginait l'annonce de son exécution à sa femme et à son fils ainsi que leurs cris de douleur.

Toutes les 24 heures, les gardiens de la prison changeaient et ce, pour ne pas qu'il se crée de lien ou de sympathie entre les gardiens et les prisonniers. Le gardien qui avait accompagné le général au tribunal était un jeune homme de 17 /18 ans. Ce soir là, Saman ne trouva pas le

sommeil. L'ombre de la mort s'approchait, son tour arrivait et maintenant on devait l'appeler. Depuis qu'il avait été incarcéré, il n'avait eu aucun contact avec l'extérieur. Son seul souhait était que l'on sache ce qui lui était arrivé et que l'on récupère son corps. Au coucher du soleil, on ouvrit la porte de la cellule, le gardien avait changé. C'était un homme d'une cinquantaine d'années portant un uniforme, une barbe fournie, des bottes et une mitraillette en bandoulière.

- Qui est Saman ?

- Ô Adonaï, gémit Saman et il s'avança, blême comme un linge, des yeux sans éclat.

Ses entrailles lui faisaient mal. Tout était fini, il n'y avait plus d'espoir. A peine sorti de la cellule, le gardien posa sa main sur son épaule et Dis : « Attends que je te vois ! »

Il se mit face à lui et le fixa : « C'est vous Saman ?

- Oui, c'est moi

- Docteur Saman ?

- Oui !

Et le gardien explosa en sanglot en posant sa mitraillette au sol. Il le serra dans ses bras, l'embrassant et les larmes lui coulant sur sa joue « qui est ce non-musulman, ce non-croyant qui a amené cet homme jusqu'ici ? Ce Saman est un ange, Cet homme est innocent comme les 14 innocents chiites du prophète ». Puis, s'accrochant aux épaules de Saman, bouleversé, il lui dit : « me reconnais-tu ? Non ? C'est moi, Ramatollah, dont tu as sauvé les yeux du fils !

- Puis-je te demander de transférer mon corps ?

- Que dites-vous, Docteur ? Vous délirez ! Si je dois perdre ma tête, je ne laisserai pas qu'on touche à un de vos cheveux.

Quelques instants de silence absolu passèrent. Ramatollah lui amena un thé et s'assit sur un tabouret : « Ecoutez, Docteur, lui dit-il, ses mains sur ses genoux et avec un ton plein de reconnaissance. Pendant 24 heures tout est entre mes mains ici. Je viens de voir votre dossier, s'il tombe dans les mains du juge de la chariat, vous n'échapperez pas à l'exécution. Le palais royal, les congés refusés à votre employé.... tout y est. Un certain Faramaz est là avec une lettre d'autorisation du comité. Je vais vous laisser partir avec lui. A vous de vous cacher de sorte qu'on ne puisse pas vous reprendre. Demain, un autre gardien sera à ma place et je n'aurai plus aucun pouvoir. Saman secoua la tête. Ils s'embrassèrent encore.

Trois semaines plus tard, Saman était auprès de sa femme et de ses enfants.

Cette nouvelle est tirée du livre « Secrets de l'errance » une œuvre de Houshang Abrami

Une production Jack Mahfar Foundation (Genève)

Traduit par Alain Salimpour – septembre 2007